

CAMUS OU LE CAS DE CONSCIENCE

Par [Philippe Lançon](#)

— 6 juin 2009 à 06:52

Théâtre. La violence politique en question dans «les Justes» à l'Athénée.



Camus ou le cas de conscience Pierre Grosbois



C'est l'après-guerre, le temps des camarades. La violence politique, telle est la question : que faire ? Sur scène, des statues philosophent en noir et blanc ce conflit : des hommes d'action, résistants ou révolutionnaires, exposant au tragique leurs déchirures drapées.

A l'Athénée, Guy-Pierre Couleau tente de restituer ce moment théâtral de conscience à l'établi porté par les deux héroïques plumes multiformes de l'époque, Sartre et Camus.

Pompe. Après avoir monté *les Mains sales*, du premier, il reprend *les Justes*, du second, créé à Gap en 2007. Les deux pièces, jouées à dix-huit mois d'intervalle, en 1948 et 1949, ont des allures de faux jumeaux. Sartre est plus violent, ambigu, boulevardier ; Camus plus raide, sentencieux, sentimental. Sur quatre actes, seule la verve du quatrième passe encore, quand le terroriste Kaliayev est en cellule. Le reste, c'est le pire du «savoir-faire» théâtral amidonné de démonstration : un puits où les acteurs tombent, raidis par une mise en scène statique et dans la pompe des phrases.

A l'exception de Kaliayev, dont la ferveur torturée est bien hurlée par Frédéric Cherbœuf, ce sont moins des hommes que des cas de conscience. La plupart des acteurs jouant dans les deux pièces, on mesure au passage la fragilité du métier : Anne Le Guernec, si bonne en explosive femme-enfant chez Sartre, est épouvantable de fausseté en révolutionnaire convertie à la bombe et dans l'amour chez Camus (un rôle créé par Maria Casarès). Il faut dire que le texte ne l'arrange pas : *«Aimer, oui, mais être aimée !... Non, il faut marcher. Marche ! Marche ! On voudrait tendre les bras et se laisser aller. Mais la sale injustice colle à nous comme de la glu. Marche ! Nous voilà condamnés à être plus grands que nous-mêmes», mais jamais assez pour déclamer ça.*

Les Justes posent un problème que la Résistance et la lutte anti-coloniale ont chauffé : jusqu'où aller dans la terreur pour faire triompher sa bonne cause ? L'action se déroule en Russie, en 1905. Elle met en scène des socialistes révolutionnaires qui ont existé. Camus a lu leurs textes. L'événement qui révèle le conflit a eu lieu : c'est l'attentat contre le grand-duc Serge. Son carrosse passe avec ses neveux à bord, Kaliayev renonce à lancer la bombe pour ne pas tuer des enfants, d'où débat virulent. Il tuera le prince ensuite, seul, conscience acceptée.

Doutes. Camus, dans un chapitre de *l'Homme révolté : les Meurtriers délicats*, explique la nature de ce moment : *«L'Histoire offre peu d'exemples de fanatiques qui aient souffert de scrupules jusque dans la mêlée. Aux hommes de 1905, les doutes n'ont jamais manqué.»* Ce sont ces doutes qui le passionnent. Dans des notes sur le théâtre, il précise : *«On a pu écrire que la tragédie balance entre les pôles d'un nihilisme extrême et d'un espoir illimité. Rien n'est plus vrai, selon moi.»* C'est peut-être cette idée formelle de la tragédie qui a vieilli : on n'est plus assez sûrs des raisons de nos doutes. ◀

[Philippe Lançon](#)

***Les Justes*, d'Albert Camus ms Guy-Pierre Couleau, théâtre de l'Athénée, 24, rue Caumartin, 75009. Samedi, 20 heures. Rens.: 01 53 05 19 19.**